ONZIEME ANNEE. — N° 3750

6 Pages — 5c

FILS SPÉCIAUX : BERLIN - LONDRES

ADRESSE PARIS (2e) : 142, Rue Montmartre

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : HUMANITÉ-PARIS

TÉLÉPHONE : GUTENBERG 02-57 02-69

PUBLICITÉ ANNONCES 142, Rue Montmartre, 142

l'Humanité

JOURNAL SOCIALISTE

Directeur Politique : JEAN JAURÈS

VENDREDI 24 JUILLET 1914

6 Pages — 5c

Le journal l'HUMANITÉ est vendu en Belgique 10 c.

ABONNEMENTS
Sans frais dans tous les Bureaux de Poste

	1 AN	6 MOIS	3 MOIS	1 MOIS
Seine et Seine-et-Oise	18 fr.	9 fr.	4 50	1 50
Départements et Colonies	21 »	10 50	5 25	1 75
Etranger (Union postale)	31 »	16 50	8 »	3 »

Le Mouvement gréviste russe a un Caractère Politique

LES OUVRIERS SE BATTENT CONTRE LES COSAQUES
IL Y A DE NOMBREUX MORTS ET BLESSÉS

L'AVERTISSEMENT

On chercherait en vain dans toute la presse française des détails précis et un commentaire sérieux sur les incidents d'allure révolutionnaire qui ont marqué, à Saint-Pétersbourg, la journée même où M. Poincaré a traversé la capitale russe. Les événements sont trop graves pour qu'on puisse les cacher entièrement et nos journaux se décident enfin à raconter que cent cinquante mille ouvriers en grève, ouvriers et employés des tramways, ouvriers typographes, etc., se sont livrés à une manifestation violente. Il faut avouer qu'ils ont renversé des tramways et dressé des barricades, qu'il y a eu des collisions entre la troupe et la foule.

On se résigne même à ajouter que le mouvement a cessé d'être corporatif pour devenir politique, et qu'il n'est pas facile de prévoir jusqu'où ira la protestation ouvrière contre le tsarisme. Mais il y a tout un aspect des événements qu'on laisse dans l'ombre. Nos journaux s'abstiennent de dire et de rechercher comment ils se rattachent à la visite de M. Poincaré. C'est seulement par une dépêche du *Times* que nous avons eu quelque lueur de vérité.

Son correspondant de Pétersbourg lui a télégraphié, en effet, ceci il y a deux jours : « Dans la nuit, les leaders ouvriers décidèrent de s'opposer le plus énergiquement possible à la réception de M. Poincaré par le tsar. La police eut vent de leur décision et elle s'employa à y parer. La capitale fut divisée en secteurs : chaque secteur fut sillonné par des patrouilles de policiers et de soldats. Pour la première fois depuis des années, les Cosaques galopèrent dans les rues de Pétersbourg et, en bien des points, il y eut des collisions entre la troupe et une foule irritée. Grâce à des mesures d'une extrême habileté, la manifestation ne put parvenir jusqu'au parcours prévu pour le tsar et M. Poincaré, et il n'y eut sur leur passage aucun incident. »

Le lendemain, dans une correspondance adressée au *Journal*, M. Ludovic Naudeau déclarait que l'explosion des grèves de Pétersbourg, Riga, Moscou, au moment même de la visite de M. Poincaré, n'était probablement pas une pure coïncidence, et il insinuait que les « meneurs » avaient sans doute servi quelque ténébreux dessein. M. Naudeau veut-il dire que les chefs ouvriers de ce mouvement gréviste de 150.000 ouvriers de Pétersbourg sont à la solde de l'Allemagne et de la Triplice ? La vérité ne tardera pas à se dégager du silence embarrassé des uns, des rares commentaires tendancieux des autres. Les travailleurs russes sont de plus en plus exaspérés par la politique oppressive du tsarisme, par la violence exercée contre la Douma, contre les représentants du peuple qui ont gardé quelque indépendance, contre les ouvriers qui revendiquent. Ils souffrent d'un malaise profond. Ils sont à l'état permanent de révolte intellectuelle et morale, et, dès qu'une grève éclate parmi eux, elle prend soudain un caractère de protestation aiguë contre tout le régime. Cette protestation, faut-il la suspendre ou l'atténuer, parce que le président de la République française vient rendre visite au tsar ? Bien au contraire, il faut l'intensifier. Il faut montrer au visiteur à quel point le peuple ouvrier russe déteste le tsarisme. Il faut lui faire toute aussi de sa complaisance adulatrice pour un régime qui a peuplé les prisons et les bagnes russes d'innombrables martyrs. Ah ! quelle confondante chose ce serait si un jour le peuple républicain de France et le peuple ouvrier de Russie pouvaient fraterniser vraiment, après avoir secoué le joug de l'égoïsme bourgeois et de la férocité absolutiste !

C'est pour signifier cela que cent cinquante mille ouvriers russes ont tenté de pénétrer jusqu'au cortège du président et du tsar. C'est pour cela qu'ils ont saisi les drapeaux tricolores dont les rues étaient pavoisées, et qu'ils en ont fait des drapeaux rouges en cachant le blanc et le bleu. C'est pour cela qu'ils ont subi une fois de plus le feu des soldats du tsar. C'est pour élever leur protestation et affirmer leur foi qu'ils ont sacrifié la vie de plusieurs d'entre eux, couchés sur le pavé des rues par les balles des Cosaques du Don.

Tragique événement, qui laissera un frisson dans la pensée de M. Poincaré, s'il ose penser encore !

Et quel avertissement pour les puissances européennes ! Partout la révolution est à fleur de terre. Bien imprudent serait le tsar s'il déchaînait ou laissait déchaîner une guerre européenne ! Bien imprudente aussi serait la monarchie austro-hongroise si, cédant aux aveugles fureurs de son parti clérical et militaire, elle créait entre elle et la Serbie de l'irréparable ! Elle aussi, elle porte en son sein des forces de conflit auxquelles, sans doute, elle ne résisterait pas. Sous tous les régimes de compression et de privilège, le sol est miné, et si la commotion de la guerre se produit, il y aura bien des effondrements et des écroulements.

La collection des souvenirs de voyage de M. Poincaré s'est enrichie d'une page simulifère et troublante, marquée par le sang des ouvriers russes d'un tragique avertissement.

JEAN JAURÈS.

L'Agence Havas a communiqué hier sur le mouvement gréviste en Russie les nouvelles que voici :

Saint-Pétersbourg, 23 juillet. — Selon les données officielles, le nombre des grévistes était hier de 120.000, tant ouvriers d'usines, que d'imprimeries et employés des tramways, dont le trafic a presque cessé. Quarante-six voitures seulement ont pu quitter les dépôts sous la protection de la police. Des groupes importants de grévistes ont circulé dans certains quartiers jusqu'au soir, précédés de drapeaux rouges et chantant diverses chansons révolutionnaires.

Les grévistes dressent des barricades

Dans le quartier de Viborg, les grévistes ont renversé des poteaux téléphoniques ainsi que des voitures chargées de bois et ont élevé des barricades d'où ils ont lancé des pierres, du bois ; ils ont ouvert le feu sur la police et sur les troupes qui, pourtant, ont réussi à disperser les manifestants et à enlever les barricades.

Assaillie par une pluie de pierres, la police a riposté en faisant feu sur les manifestants. Il y a eu des blessés dans la foule, mais le nombre en est inconnu, car les ouvriers le cachent jusqu'à présent ; on sait pourtant qu'il y a eu cinq ouvriers tués et huit blessés.

Les grévistes ont tenté de brûler le pont de Sampsonievsky et des casernes de pompiers ; ils n'ont pu y réussir, grâce aux mesures prises par la police.

Les grévistes se battent contre les cosaques

Les bagarres ont continué jusqu'à minuit dans les rues de la ville. A une heure tardive de la soirée, plusieurs milliers de manifestants, armés de scies et de haches, ont abattu les poteaux télégraphiques du Samsonièvsky-Prospect, et ont fait des barricades ; ils ont tendu des fils de fer à travers la rue et ont placé des pierres sur la chaussée afin d'empêcher les chevaux d'approcher. Les cosaques se sont alors avancés à pied ; ils ont été accueillis à coups de revolver et de pierres. Après une vive fusillade, les manifestants ont pris la fuite, emportant leurs blessés.

Des faits du même genre se sont produits à Vanily et aux abords de la gare de Varsovie.

Pour confectionner leurs drapeaux rouges, les grévistes se sont procuré des drapeaux français et en ont enroulé les parties bleue et blanche.

Cent cinquante voitures de tramways détruites

D'autre part, le *Times* d'hier publie une longue dépêche de son correspondant à Saint-Pétersbourg, dont voici les principaux détails :

Le mouvement gréviste s'étend. 130.000 ouvriers environ chôment aujourd'hui (22 juillet). Le service des tramways a été complètement arrêté aujourd'hui. Environ 150 voitures furent détruites ou sérieusement endommagées pendant la nuit et la journée d'hier et presque 300 conducteurs ont été plus ou moins grièvement blessés.

Le service de chemins de fer de la côte, sur le golfe de Finlande, a été complètement suspendu pendant la nuit de mardi. Les trains furent arrêtés et les voyageurs obligés de continuer leur chemin à pied. Le 90e régiment d'infanterie surveille le chemin de fer de la côte en Finlande et le service a été repris hier à midi. Toutes les stations de chemins de fer des alentours de Saint-Pétersbourg sont militairement gardées.

Les collisions entre les grévistes et la police et les cosaques continuent et des coups de feu sont échangés.

Environ 100 agents de police ont été blessés par les coups de pierre et autres projectiles pendant les trois derniers jours.

Une mesure de prudence

L'annonce que le tsar a cassé le procès qui se poursuivait contre le leader socialiste Tcheidze, pour les discours révolutionnaires qu'il avait prononcés à la Douma, a produit assurément une bonne impression parmi les travailleurs, mais impression qui ne s'est pas encore traduite. Il est difficile de prévoir jusqu'où le mouvement actuel pourra aller.

Un mouvement politique

L'opinion est unanime à considérer que la grève est allée au-delà d'une simple protestation contre le traitement infligé aux grévistes de Bakou, et qu'il s'agit d'un mouvement entièrement politique.

Tous les ouvriers employés dans les constructions navales ont abandonné le travail, et le gouvernement a décidé de suspendre les travaux pour un temps indéfini.

Les nouvelles qui parviennent de Moscou et de Riga annoncent que la grève gagne la province.

Le Voyage de M. Poincaré en Russie

Le tsar et le président de la République se rendent en voiture au Palais de Peterhof

Le Procès de Mme Caillaux

AU COURS DE SA DÉPOSITION, Mme GUEYDAN REMET LES FAMEUSES LETTRES INTIMES A Me LABORI

La première femme de M. Caillaux fait le récit de sa vie

Elle prononce un violent réquisitoire contre son ex-mari et laisse percer sa haine contre sa rivale, Mme Caillaux

MAIS DÉCLARE :

« S'il y a quelques lignes politiques dans les lettres intimes, elles sont à l'honneur de M. Caillaux. »

M. Joseph Caillaux fait aux jurés une émouvante confession

« Il paraît que je n'ai pas bu jusqu'au bout la coupe, il faut que je l'achève... »

Et montrant Mme Caillaux à son banc :

« De tout mon cœur, de toutes mes forces, de tout mon être, je suis avec celle qui est là et si ce n'était pas quelque chose d'énorme, au point de vue de la loi, je revendiquerais ma place à ses côtés. »

Deux attitudes de Mme Gueydan. — *M. Vervoort à la barre.* — *M. Caillaux écoute la déposition de Mme Gueydan.* — En haut : *Mme Caillaux et Me Labori.* — *M. Barthou prête serment.*

Il sera dit que chaque journée de ce procès sera dramatique et que chaque jour aura sa physionomie particulière, sa caractéristique nouvelle.

Hier, l'audience fut une audience particulièrement « passionnelle ». Mme Gueydan devait déposer et toutes les « privilégiées » avaient tenu à assister à ce duel tragique entre les « deux épouses ». Dès la première heure, le public féminin se presse dans la salle et est très dense. Les bancs des journalistes sont envahis par des dames, mondaines, femmes de lettres, actrices, et il faut reconnaître que ce public ne fut pas déçu. Ce fut très, très poignant, douloureux, comme la vie même, et dramatique au possible !

Quand Mme Gueydan fit son entrée, ce fut déjà sensationnel. Longue, mince, souple, onduleuse, elle s'avança vers la barre d'un pas lent, et quand on la vit, sous la toque bleutée, courte, avec ses cheveux sombres, le visage dur, le nez en « bec d'oiseau », les lèvres minces, les yeux ardents et fiévreux, elle apparut comme « le génie de la fatalité ».

Et elle parla, d'abord d'une voix lasse, comme accablée par le malheur, puis agressive et mordante, et dans cette déposition, qui dura deux heures, on sentait malgré tout la passion contenue que cette femme gardait pour celui qui fut son mari. On avait comme l'impression qu'elle souffrait, — qu'elle me pardonne, — de la séparation, de ne l'avoir plus à elle, et en même temps, à chaque mot, à chaque phrase, elle exprimait toute sa haine pour celle qui l'avait remplacée. C'était à chaque instant le mot qui devait entrer dans le cœur de la « rivale » et la torturer, comme la lame d'un stylet fouillant la plaie sanglante.

Elle appelait Mme Caillaux « l'intruse », la « maîtresse », la « liaison momentanée » et elle tenait à insister pour dire qu'elle seule avait été aimée et que si l'on n'avait pas employé de machiavéliques moyens pour s'assurer une « proie », M. Caillaux fût resté son mari.

Et, c'était si douloureux, qu'en même temps que Mme Gueydan révélait ainsi ses douleurs d'épouse trompée, qu'elle mettait à nu un amour « qui ne veut pas mourir », Mme Caillaux était là, obligée d'écouter, à son banc d'accusée, entre les gardes et en face des jurés attentifs à ses gestes, guettant peut-être ses paroles, pour statuer ensuite sur son sort.

Instant vraiment tragique ! Moi aussi je regardais les deux femmes.

Mme Caillaux s'efforçait de ne point voir sa « rivale ». Le regard tourné vers un coin de la salle, du côté des magistrats, elle tendait toute sa volonté, et l'émotion ne se révélait que par la pâleur plus grande du teint, et sous sa peau délicate de blonde par le sang qui semblait affluer plus rapide.

Tout cela donnait un malaise. Mme Gueydan le ressentait, sans doute, plus que tout autre, les nerfs étaient assez tendus et elle termina par un geste, geste de générosité, diront les uns, peut-être aussi geste d'habileté et de ruse calculée. Elle refusa de verser elle-même aux débats les lettres qu'elle avait promis de brûler, et dont elle avait gardé les photographies. Elle les remit à Me Labori.

On a fait de cet incident un gros succès à Mme Gueydan et Me Chenu, donnant lui-même le signal des applaudissements, l'accompagna à la porte pendant la suspension, avec quelques stagiaires.

Mais, qu'est-ce à dire ! Ce n'est plus le procès politique. Le drame devient ce que sont tous les drames d'assises, des drames passionnels, et il apparaît bien, hélas ! que sous toute cette campagne du *Figaro*, derrière le journaliste irrité, tenant à abattre le ministre des finances, il y avait peut-être, sans qu'il s'en rendît exactement compte, toute une vengeance féminine, toute une rivalité de femmes. Et alors tout peut s'expliquer. On comprend que Mme Caillaux n'ait pas voulu qu'on connût ainsi son secret, toute sa liaison avec M. Caillaux pendant qu'il était encore marié. On comprend qu'elle put souffrir en son amour-propre, en son cœur, de voir livrer au public ces confidences, entremêlées de tendresse et de politique, de ses premières heures d'amour. On comprend qu'elle ait été préoccupée avant tout de cela, qu'elle ait été au *Figaro* pour empêcher cette publication.

Mme Gueydan, qu'elle le veuille ou non, malgré elle, a été la cause de la « tragédie ». Et je le répète encore, au risque de paraître banal, dans ces conditions, normalement, humainement, puisque c'est le jury qui juge, et que lui seul peut absoudre, Mme Caillaux, accusée ordinaire, serait acquittée.

Est-ce que c'est parce que son mari est un homme politique, qu'il a autour de lui de amitiés et des haines, qu'une situation exceptionnelle lui serait faite. Ce serait, il me semble, d'une profonde injustice.

Mme GUEYDAN DÉPOSE

Que nos lecteurs nous en excusent ! Puisque c'est la déposition de Mme Gueydan qui fut le « pivot » de la journée, c'est par cette déposition que nous commencerons aujourd'hui, faisant passer l'intérêt et le « dramatique » par-dessus l'ordre chronologique.

Dès donc qu'elle arriva, majestueuse, Mme Gueydan se tourna vers les jurés et posant sur le plat de la barre un paquet de notes, elle voulut les lire. Le président lui refusa. C'était la loi.

Vous lirez quand vous aurez terminé votre déposition.

Alors d'une voix voilée, basse, comme accablée, Mme Gueydan proteste.

Cela n'est pas possible, dit-elle. J'ai entendu tant de mensonges, on en a tant dit dans ce qu'on a publié que je ne pourais m'y reconnaître.

Me Labori insiste pourtant pour que Mme Gueydan dépose spontanément.

Me Labori. — Je suis plein de respect pour la situation de Mme Gueydan, mais elle est ici un témoin et rien qu'un témoin.

— Vous en êtes bien sûr, monsieur ?

Me Labori. — Pour moi, madame, vous n'êtes pas autre chose et je vous donne une double assurance, c'est que s'il m'est permis de respecter vis-à-vis de vous la discrétion que la conscience d'un avocat et d'un galant homme lui impose, vous ne serez pour moi qu'un témoin que j'entourerai d'égards et de respect ; mais si vous devenez, madame, un accusateur, quel que soit le sentiment dont je viens de vous parler, je me dresserai au banc de la défense en face de vous.

R. — Si vous avez parlé de moi à M. Caillaux, il a dû vous dire que j'avais de la bravoure.

Me Labori. — Il s'agit ici d'avoir de la sincérité, de la vérité et de la mémoire.

Et pendant près d'une demi-heure c'est entre le témoin, l'avocat, Me Chenu, le procureur général, le président, une série de discussions pour amener finalement Mme Gueydan à déposer comme tout le monde.

Elle s'y décide enfin. Mais son ton reste bas, si bas qu'on l'entend à peine et qu'elle semble se confesser aux jurés.

Je n'ai, du reste — pour expliquer de ne pouvoir parler plus haut — dit-elle, que ma faible voix pour me défendre.

Et c'est le récit de son mariage avec M. Caillaux.

Nous étions, dit-elle, le ménage le plus uni et le plus heureux que l'on puisse voir. Nous avions l'un pour l'autre le plus bel amour, et je vais même dire l'amour le plus pur.

Puis, comme si le souvenir de cet amour lui remontait au cœur, Mme Gueydan s'arrête...

— Vous avez terminé sur ce point ? lui demande le président, qui croit qu'elle a terminé.

— Non, j'en aurais tellement à dire ! réplique-t-elle.

Comment Mme Gueydan apprit les relations de M. Caillaux et de Mme Rainouard

Mais encore une fois elle semble s'arrêter. Le président lui demande alors de s'expliquer sur les « lettres ».

R. — La première de ces lettres, dit-elle alors, est une lettre écrite à M. Caillaux. Elle lui est parvenue le 14 juin 1908. Nous étions au ministère des finances. Après le déjeuner, cette lettre arrive, on l'apporte au salon où nous étions tous les deux avec le chef de cabinet de M. Caillaux, le vicomte Bordet des Touches et mon fils. On apporte cette lettre à M. Caillaux : il entre dans une grande colère en disant qu'il ne veut pas qu'on lui apporte sa correspondance dans ses appartements privés et, sans ouvrir la lettre, il la met dans sa poche. Il dit qu'il sait ce qu'il y a dedans. On s'en étonne puisqu'il ne l'a pas lue. Il l'ouvre et dit : « Je n'y comprends rien. » Ensuite il me la passe et me demande si je comprends mieux. Nous étions, je vous le répète, un ménage tellement uni que pas une minute je n'ai pu penser que cette lettre venait d'une femme. Je lui réponds : « Ce doit être une méchanceté de quelqu'un de notre entourage. » Je n'ai pas eu une minute, je vous le répète, la pensée que mon mari entretenait des relations avec une femme. Je lui ai rendu cette lettre, mais il n'a jamais voulu y toucher. Il m'a dit : « Pouah ! quelle horreur ! Gardez-la. » Pour moi, je l'ai jetée dans le tas. Ensuite, M. Caillaux a été dans son cabinet de travail. Deux heures après, il est revenu et m'a dit combien il était veiné de cette vie politique en disant : « Moi, homme politique, je peux me défendre, mais je suis indigné de voir que l'on veuille faire du mal à une femme que j'aime, etc. »

Je viens de vous dire que nous étions un ménage parfaitement heureux, et tellement uni que pas une minute je n'avais soupçonné que mon mari nuisse avoir une maîtresse.

Et toujours sur le ton des confidences, presque honteuse de révéler toutes ses douleurs, Mme Gueydan continue :

Ce n'est que le 14 juillet 1909 — je me souviens de cette date — que je m'expliquai avec mon mari, le harcelant. Je savais une atmosphère de mensonge, un air vicié et me demandais ce qu'il y avait autour de moi. Je lui demandai ce jour-là s'il me trompait. Il m'a fait un demi-aveu, il m'a jeté le nom d'une femme quelconque en me disant que le cœur n'y était pour rien du tout et je lui dis que ce jour-là il a été extrêmement ému. J'avais en face de moi l'homme que j'ai aimé si longtemps. Il s'est jeté à mes genoux, il m'a demandé pardon, il m'a dit des choses que je ne peux pas vous répéter. Il m'a dit qu'il n'était pas digne de moi, que je le plaçais trop haut, que mon air lui était irrespirable, il s'est tellement humilié que c'est moi qui l'ai consolé. Il m'a dit qu'il fallait que nous partions faire un grand voyage, oublier cette petite bêtise où le cœur n'avait été pour rien du tout. Et puis, le lendemain, il a revu cette personne et cette personne a compris que sa proie pourrait peut-être lui échapper. Alors elle a remis la main dessus plus fort que jamais, et, à partir de ce moment-là, elle a vraiment eu mon mari.

Chaque mot ici est comme détaché. A chaque instant Mme Gueydan sent qu'elle atteint Mme Caillaux et que celle-ci va s'indigner. Son corps a comme un frémissement de tigresse où de chatte qui s'élève. Mme Caillaux elle aussi a comme d'imperceptibles lueurs de colère qui passent dans ses yeux, les mains palpitent.

Mme Gueydan continue son récit. Elle rappelle le départ de M. Caillaux dans la Sarthe :

Je suis donc restée le soir seule dans cette maison. J'ai vraiment senti, à ce moment-là, que le malheur rôdait, car je vous le fais comprendre, n'est-ce pas, quel amour nous avions l'un pour l'autre et que c'est de ce donnait notre union à tous ceux qui nous ont vus.

Le lendemain matin, j'étais seule chez moi, je n'avais que des soupçons.

Je reçus une lettre anonyme qui me disait qu'une blonde divorcée voulait prendre ma place auprès de mon mari ; que je ne savais pas ce qui se tramait dans l'ombre et de faire attention.

Donc, cette lettre anonyme a donné un corps à ces soupçons qui commençaient à naître dans mon esprit, et, par une intuition, que je ne peux pas m'expliquer, bien que je ne connaissant pas du tout la personne dont il était question et ne l'ayant jamais vue, je le dis : C'est Mme Une Telle, et la personne qui m'envoie cette lettre, c'est M. Un Tel. Et, dans l'après-midi de ce jour, M. Caillaux revint de Marly-le-Roi. Il ne m'avait pas vue depuis cinq semaines.

Je vais vous conter un fait bien intime, mais pour vous montrer quel cas il faisait de ma loyauté : il arrive avec un petit sac à la main, et il me dit : « J'ai perdu la clef de ce sac que je te confie. Il y a des papiers dedans ; il faut que personne ne regarde ce qu'il y a. »

Ce qu'il me disait était sacré. Il met le sac dans un coin... J'avais à ce moment — je vous demande pardon de vous donner ce détail — une femme de chambre qui était de... Elle n'a pas entendu l'ordre, elle a caché le sac, et, quand M. Caillaux est revenu, il a vu ce sac déplacé. Il s'est mis en colère, et la femme de chambre a expliqué ce qu'avait seulement déplacé, et ce n'est longtemps après que j'ai su que, dans qu'il n'était pas fermé, il y avait la correspondance de Mme Rainouard, c'était à moi que mon mari a dû garder...

Donc, vous voyez, monsieur le que, plusieurs jours avant, j'eusse au courant, si j'avais été la femme représente, n'est-ce pas ? croulant bles avec de fausses clefs, la nuit.

La femme se redresse fière, co geste de reine ou de « pra ainsi du reste que, paraît-il, nouard l'appelait dans ses co ou dans sa correspondance avec leur), et elle jette comme ir clusion :

Je ne savais pas qu'il y avait dans l'ombre pour m'étouffer, un dire cela, comme Desdémone.

Comment Mme Gueydan a lu les lettres écrites par son mari à Mme Rainouard

Mais il nous faut savoir comm Gueydan prit les lettres à son mari était dans la Sarthe. Elle ne